

## « Le Festin de Babette » (1988) par Gabriel Axel (2/4).

### Écriture cinématographique.

Qui l'eût cru ? L'un des plus beaux films du Festival de Cannes 1987, sélectionné pour les Oscars 1988, nous vient d'un cinéaste franco-danois quasi inconnu, Gabriel Axel. « **Le Festin de Babette** » témoigne des qualités qui manquent presque toujours au cinéma contemporain. Un scénario magnifique, adapté d'une Nouvelle de Karen Blixen, une réalisation très « professionnelle » : choix des acteurs, maîtrise du temps et de l'espace, utilisation du décor et de la lumière, travail sur la bande-son, les voix, les bruits, la musique (extraits de Mozart).

Le scénario et la photographie semblent écrits comme la Nouvelle de Blixen. Ils trament l'histoire autour des chaumières ramassées, en uni-teinte, comme les brumes et la mer du Jutland danois (compositions visuelles d'un pittoresque austère). La lenteur n'est pas ennui et si la piété, l'émotion, la quête sont une constante tout au long du film, l'humain y tient une place importante et y est introduit de main de maître, tout en délicatesse.

Pendant le repas, seul Lorentz, invité lui aussi, devenu un vieux général, proclame son admiration à l'égard de Babette. Au menu ? Soupe de tortue, blinis Demidoff, cailles en sarcophage, accompagnés de Champagne Veuve Cliquot et de bouteilles du Clos-Vougeot. Filmer la nourriture et un repas est une tâche redoutable. Le cinéma est allergique à « *la table* », sauf dans les spots publicitaires parce qu'ils sont courts. Gabriel Axel a réussi un exploit. Il rejoint l'inspiration et la qualité de la peinture (natures mortes et festin) par des moyens cinématographiques.

Tous les acteurs, jusqu'au moindre figurant, sont beaux. Avec amour, Gabriel Axel sculpte les traits, illumine les regards, essaie de renouer avec une tradition bien antérieure au cinéma scandinave, celle de la peinture hollandaise. Beauté d'un tableau impressionniste, celle d'un primitif flamand. Beauté des éléments du dîner qui se fondent dans une harmonie parfaite (poêlons cuivrés, cruche en étain, corbeille de fruits généreuse et accomplie, cœur d'une mangue...). Beauté de détails, d'objets, de visages, de moments à vouloir garder sous les yeux (fragmentation des gros plans).

On rit. À l'écran, des visages ascètes pour une ferveur profonde se dérident. Tout est bouleversé par Babette, et pourtant tout retrouve une place qu'il n'avait jamais vraiment perdue. Un film dont on ne peut vraiment parler, mais dont on garde le goût d'une profonde impression d'harmonie. Lentement, par petites touches, un regard, un sourire, un discret mouvement de caméra, s'installe un climat en demi-teinte, mélange subtil de mélancolie et d'humour, d'ironie et de tendresse, d'amertume et de chaleur humaine.

Le regard de Gabriel Axel tant sur les menus travaux de cuisine que sur les visages peu à peu enlumines des convives tient du prodige. On pourrait ne voir là qu'esthétisme laborieux. Or, cette attention à l'éclat charnel des hommes et des femmes, jeunes ou vieillissants, se révélera le motif profond du « **Festin de Babette** ». « *En vérité, cette femme est en train de transformer un dîner en une sorte d'affaire d'amour, qui ne fait pas de distinction entre l'appétit physique et l'appétit spirituel.* » « *L'appétit* » de l'Indicible ? Peut-être.